Au cœur d'un fleuron du tissage

Panissières

Deux ans après l'arrivée d'un investisseur, où en est Tassinari & Chatel ?

En 2024, C4 Industries, le fonds d'investissement fondé par Pascal Cagni (ancien directeur général d'Apple pour la région Europe, Moyen-Orient, Inde et Afrique sous Steve Jobs) est entré au capital de La Maison Lelièvre, qui possède le fleuron panissièrois Tassinari & Chatel. Après un premier investissement, le patron veut continuer de développer l'entreprise, pour viser le marché américain.



Dans les ateliers de la manufacture de soieries Tassinari & Chatel, joyau de la Maison Lelièvre Paris, fleuron du savoir-faire français d'exception du tissage de décoration d'intérieur.
Photo François Perrot

« J'ai passé une grande partie de ma carrière à vendre l'idée d'investir en France. » Pour cause, Pascal Cagni, 64 ans, est président de l'agence nationale Business France, à la tête de laquelle il a été nommé par Emmanuel Macron. Son expérience au sein d'Apple en tant que directeur général EMEIA (Europe, Moyen-Orient, Inde et Afrique) entre 2000 et 2012 aux côtés de Steve Jobs a bâti sa fortune et a fait de lui l'ambassadeur idéal aux yeux du président de la République pour attirer les investisseurs sur le territoire.

Et au mois de septembre, cela fera deux ans qu'à la tête de son fonds d'investissement C4 Manufactures, Pascal Cagni est entré au capital et a pris les rênes de La Maison Lelièvre, et donc de l'entreprise panissièroise historique Tassinari & Chatel, spécialisée dans le tissage haut de gamme pour l'ameublement, qui emploie une trentaine de salariés sur le site de production installé dans la commune, rue Gambetta. Parmi leurs clients les plus prestigieux, on retrouve le château de Versailles, mais aussi le Palais de l'Élysée.



Parmi leurs clients les plus prestigieux, on retrouve le château de Versailles, mais aussi le Palais de l'Élysée.
Photo François Perrot

Une machine à 1,5 million d'euros, quelques travaux et des postes en plus

« C'est une entreprise historique, qui abrite un savoir-faire du "geste", de la "manière" et la France est un pays de leadership des métiers du "beau". C'est un secteur qui fait appel à l'émotion. Entrer au capital, c'était l'opportunité d'aider une entreprise (dont les finances n'étaient pas à la hauteur de celles espérées), mais il y a aussi forcément un attrait intéressé à l'investissement, c'est pour cela que des financeurs ont confié leurs fonds à C4 », explique son président. En deux ans, « la période de lune de miel » comme il l'appelle, Pascal Cagni et ses équipes ont pu définir une stratégie pour Maison Lelièvre, et donc pour Tassinari & Chatel, qui repose sur un plan triptyque.

En tout premier lieu, est rapidement un investissement dans la production et l'humain, le Capex (pour Capital Expenditure en anglais). « Si je ne suis pas capable de produire, je ne peux pas créer de connexions et distribuer mon produit », détaille-t-il. Une nouvelle machine pour l'étape du dévidage (*) à 1,5 million d'euros a été achetée et quelques travaux de rafraîchissement du site de production ont été réalisés. « Deux ou trois nouvelles personnes ont également rejoint les équipes pour permettre de doubler les postes et donc, d'avoir un bon roulement. »

Après avoir soigné l'outil de production, le deuxième pilier est un travail « "de la tech", que nous menons depuis un an et demi, pour améliorer nos systèmes d'information. » Le but : mieux centraliser les données (relations clients, patrimoine de la marque dans sa communication, données techniques, marketing et logistiques), « pour mieux rediriger nos collections et nos créations. Cela prend beaucoup de temps et si je pouvais aller plus vite, je le ferai. Le but, c'est d'être incontournables dans le domaine », assène Pascal Cagni.

Cap vers l'Amérique et les États-Unis

Enfin, à l'issue de ces étapes, le troisième appuie du plan de l'investisseur et de continuer le développement à l'étranger, « où l'entreprise à une image de marque d'excellence, de luxe, qu'elle a cultivé au fil des siècles depuis sa création (lire par ailleurs) ». Mais pour Pascal Cagni, la terre promise, celle où il est essentiel d'accroître la présence, c'est un territoire qu'il connaît bien : les États-Unis. « 60 % du marché de la haute décoration se fait là-bas. Tous nos concurrents y sont, sauf nous. Nous avons donc un groupe de travail qui se penche sur notre développement là-bas, notamment avec des showrooms. »

« Tout est en route » sur les trois points du plan de l'ancien de chez Apple, qui demande encore un peu de temps pour arriver à ses fins. « Mon challenge, c'est que dans 12 à 18 mois, quand nous ferons le point, nous nous soyons projetés à l'international. Nous sommes là dans la durée et pour créer de la valeur et pérenniser des emplois. Les emplois, c'est un indice synthétique qui dit tout. Si vous pérennisez les emplois, c'est que vous êtes compétitifs. »

● **Hugo Deschamps**

(*) Il s'agit d'une étape de préparation des fils avant le tissage, qui permet de constituer des bobines prêtes pour les métiers à tisser.

« 60 % du marché de la haute décoration se fait là-bas. Tous nos concurrents y sont, sauf nous »

Pascal Cagni, à propos de l'importance de s'implanter aux États-Unis



Au coeur d'un fleuron du tissage

Panissières

Trois siècles de clientèle dorée pour Tassinari & Chatel

Dans le deuxième volet de notre série d'articles consacrée à l'entreprise du patrimoine vivant (EPV) Tassinari & Chatel, *La Tribune-Le Progrès* plonge dans l'histoire tricentenaire de l'atelier, fondé en 1680, et dont la réputation a parcouru les décennies dans le haut (et le très haut) de gamme de la soierie.



Tassinari & Chatel s'appuie sur son propre fonds historique de quelque 100 000 archives originales. Photo François Perrot

● 1680 : la création de l'atelier

Louis Pernon, tisseur de draps d'or et d'argent, installe son atelier dans le quartier du Griffon à Lyon, historique berceau du tissage de la soie. Trois siècles plus tard, le griffon, emblème du lieu, orne toujours le logo de l'entreprise.

● XVIIIe siècle : à l'époque des Lumières, des clients déjà prestigieux

Sous Étienne puis Camille Pernon, la maison s'étend en Europe, aidée par Giacomo Casanova, l'exubérant Vénitien, mais aussi par Voltaire, qui introduit Camille Pernon auprès de Catherine II de Russie. Il devient également le fournisseur attitré de Louis XVI et de Marie-Antoinette, avant d'être contraint à l'exil (à Gênes, en Italie) par la Révolution, de 1793 à 1795.

● 1807 : après des commandes pour Napoléon, la Manufacture change de main

Alors qu'il est sur son retour d'Égypte, Napoléon fait étape à Lyon, visite l'atelier et une fois couronné, confie à Camille Pernon des commandes pour plusieurs palais nationaux comme les Tuileries, Versailles, Fontainebleau ou Malmaison. Cette même année 1807, alors qu'il n'a pas d'héritier, Camille Pernon cède l'entreprise aux frères Grand. Il décédera un an plus tard. Durant ce siècle, l'entreprise continue de recevoir des commandes (de Louis XVIII notamment), et se développe à l'export dans des pays comme la Turquie, l'Égypte ou encore l'Inde.

● 1870 : la naissance du nom Tassinari & Chatel

Ce XIXe siècle est marqué par une nouvelle passation, cette fois aux familles Tassinari et Chatel. La manufacture prend le nom qu'elle ne quittera plus, jusqu'à aujourd'hui. Avec l'arrivée de l'ère nouvelle et le déclin du mobilier royal, ce sont les banquiers et la « bourgeoisie d'affaires » qui passent le plus de commandes. Parmi eux, on retrouve les noms de Lafitte et Rothschild.

● Le début du XXe siècle : la haute couture comme étendard

Charles Frederick Worth, Jeanne Paquin ou encore Jacques Doucet… Les plus grands couturiers font appel à la maison. Mais des décorateurs de renom s'offrent également les services de l'atelier Tassinari & Chatel. Raoul Dufy et Édouard Bénédictus collaborent notamment à des créations pour l'Exposition des Arts décoratifs de 1925.

● À partir de 1945 : au service des palais du monde entier

Versailles, l'Élysée, la Maison-Blanche, le palais royal de Madrid, le château de Schönbrünn en Autriche (où vécut l'impératrice Sissi) : la manufacture restaure les plus grands décors, capable de reproduire à l'identique les motifs issus de ses archives centenaires.

● 1997 : l'entrée dans la danse de la Maison Lelièvre

Encore une fois, faute de succession familiale, la maison change de mains en 1987. L'éditeur de textile Philippe Decroix reprend les rênes, avant de les céder à la Maison Lelièvre, spécialiste du tissu d'ameublement haut de gamme, en 1997.

● 2006 : un savoir-faire patrimonial reconnu

De par son savoir-faire, Tassinari & Chatel est labellisée « Entreprise du patrimoine vivant » (EPV) en 2006, dès la création de cette distinction.

● 2009 : Tassinari & Chatel s'installe à Panissières dans l'atelier Quenin

La société Quenin, également grand nom du tissu d'ameublement est installée à Panissières depuis 1923, dans les anciens ateliers des broderies Pinay. Quenin étant également propriété de la Maison Lelièvre (depuis 1973), les deux fleurons sont donc joints et installés dans le site actuel.

En parallèle des commandes historiques ou de tissus pour l'ameublement, Tassinari & Chatel collabore avec Dior sur une collection de prêt-à-porter en 2023 ou est encore sollicitée sur des productions audiovisuelles comme *Les Chroniques de Bridgerton* sur Netflix.

● 2024 : C4 Industries entre au capital et investit sur le site

L'entreprise familiale C4 Industries, dirigée par Pascal Cagni, entre au capital de la Maison Lelièvre et investit sur le site de production panissièrois, avant de finaliser l'acquisition de la société en mars 2026. Aujourd'hui, Tassinari & Chatel continue de valoriser son fonds d'archives, regroupant plus de 100 000 documents historiques au travers d'un service de « commandes spéciales », reproduisant ces tissus à partir d'originaux. Beaucoup de ces commandes sont réalisées au métier à bras (rapatriés depuis les pentes lyonnaises de la Croix-Rousse en 2024), via une technique manuelle ancestrale.

● **Hugo Deschamps**



Brocart de la chambre de Louis XIV, au château de Versailles, conservé dans les archives de la manufacture. Photo François Perrot



En parallèle des commandes historiques ou de tissus pour l'ameublement, Tassinari & Chatel collabore avec Dior sur une collection de prêt-à-porter en 2023 ou est encore sollicitée sur des productions audiovisuelles. Photo François Perrot

ES4219 - V0

Au cœur d'un fleuron du tissage

Panissières

De l'idée au tissu : comment Tassinari & Chatel déroule le fil ?

Dans le troisième volet de notre série d'articles consacrée à l'entreprise du patrimoine vivant (EPV) Tassinari & Chatel, plongée au cœur de l'atelier mécanique, où sont fabriqués les tissus haut de gamme et de luxe, via un méticuleux procédé.



Au moment du nouage, chaque fil d'un nouveau « tapis » est noué à celui du tapis précédent. Photo François Perrot



Jean-Michel Clairet (à droite) présente les collections de prestige (notamment celle du salon de l'Impératrice au château de Schönbrunn, en Autriche) à la manufacture de soieries Tassinari & Chatel. Photo François Perrot

Dans l'entrée modeste du site Tassinari & Chatel, qui abrite des produits d'exception, le cheminement des collections et des tissages réalisés par l'entreprise démarre déjà quelques mètres avant de pousser la porte de l'atelier où les machines entremêlent les fils dans un bruit régulier : au sein du bureau d'études, où œuvrent six salariés.

Jean-Michel Clairet, le directeur du site de production de Pannissières et son adjoint, Sébastien Vacherand, filent la métaphore : « Chez nous, le cuisinier est à côté des fourneaux. Tout est sur place de A à Z, et ça permet un gain de temps essentiel. On peut avoir une idée le matin, travailler dessus le matin, et la tester le soir. »

La conception sur place et du fil en provenance d'Italie

Parmi ceux qui permettent aux ouvriers de lancer la production, Aurore Turchetti « dessine avec des fils ». En tant qu'infographiste au sein du bureau d'études, elle occupe le poste de dessinatrice textile. Elle produit (ou reproduit s'il s'agit de tissus issus des 100 000 documents d'archives de l'atelier) « la mise en carte » : la traduction du dessin dans le langage de la mécanique Jacquard qui permet de le réaliser.

« Il s'agit d'une sorte de gros papier millimétré qui va donner des indications sur la manière de faire travailler les groupes de fils pour restituer le dessin. C'est toute la difficulté : on ne fait pas de l'impression, on dessine avec les fils », explique-t-elle. Le bureau d'études travaille en lien avec la direction artistique de la marque, qui elle, est à Paris.

Et des fils, il en faut de qualité pour atteindre le standard des soieries la marque. Et pour cela, l'entreprise tente de soigner son réseau, car celui-ci s'amenuise. « Pour la filature, la transformation du fil, ou même la teinture, la plupart de nos fournisseurs sont en Italie. En France, la désindustrialisation massive a rendu les fournisseurs rares et il y a une perte de vocation dans ces métiers. Nous sommes contraints d'aller chercher chez nos voisins italiens la qualité, la traçabilité et le savoir-faire nécessaire pour nous fournir en fils », explique le directeur.

Des étapes cruciales et minutieuses

Une fois le fil reçu, on entre au cœur de l'atelier, où il est entièrement déballé et pesé à son arrivée. Il passe ensuite à l'étape du « dévidage », où il est mis en bobines coniques régulières, avec un métrage précis selon la commande et la typologie de fil. Vient ensuite l'étape de « l'ourdissage », où un tapis de fils, semblable à une nappe est préparé, dans le métier il porte le nom imagé de « la chaîne ».

Chaque fil est mis en parallèle avec les autres pour former ce tapis de tissus, qui peut monter jusqu'à 16 500 fils ayant chacun sa place. Pour cette étape, le nouveau propriétaire, C4 Industries a investi dans une machine dont le coût dépasse le million d'euros.

Une fois les fils prêts, il faut les installer sur le métier automatisé au sein de l'atelier. Arrive ainsi l'étape cruciale du nouage : Chaque fil d'une nouvelle « chaîne » est noué à celui de la nappe de fils précédente, pour assurer la continuité du tissage (soit donc 16 500 nœuds). Une fois cette base de chaîne installée, le tissage est lancé et les fils s'entremêlent à un rythme régulier, dans le bruit des machines.

Enfin, une fois prêtes, chacune des soieries est « visitée », c'est-à-dire déroulée et réenroulée sous l'œil expert des personnels qui repèrent et corrigent manuellement chaque défaut, ou nœud visible, à la main.

« C'est tout le sens du travail de notre personnel très qualifié et formé, savoir combiner nos contraintes techniques avec des savoir-faire artisanaux qui ont fait notre réputation », conclut Jean-Michel Clairet.

● **Hugo Deschamps**

Feurs

Les concerts d'été du comité des fêtes séduisent

Les concerts d'été du comité des fêtes ont trouvé leur public, avec une fréquentation qui atteint désormais près de 700 personnes lors de certaines soirées, le rendez-vous estival confirme son succès.

Cette saison, la diversité de la programmation semble avoir fait la différence, musique celtique, et variétés diverses ont permis de toucher un large public. « Les gens viennent nous voir pour nous dire qu'ils sont contents, que la programmation leur plaît et que c'est super », se réjouit Lydia Gros, présidente du comité des fêtes.

Près de 700 personnes lors de certaines soirées

Le succès se mesure aussi très concrètement sur la place. Les bénévoles installent environ 600 chaises à chaque concert, mais celles-ci sont désormais insuffisantes. « C'est toujours complet. Il y a toujours du monde debout », constate Bernard Digonnet. Une affluence qui confirme le travail réalisé en amont par la commission chargée de la programmation.

Composée actuellement de trois bénévoles, l'équipe multiplie les recherches et les contacts pour dénicher des artistes capables de répondre aux attentes du public. « On met beaucoup de temps à chercher, mais ce travail porte ses fruits », souligne Bernard Digonnet qui fait partie de la commission.

Avec encore deux rendez-vous au programme des concerts d'été, le comité des fêtes peut déjà dresser un bilan très positif. Fort de cet engouement, il prépare également la prochaine saison, avec l'ambition de continuer à surprendre et à rassembler.



Le public a répondu présent lors du concert de JJ Renaud. Photo Jacky Toinon

42A22 - V1

Au cœur d'un fleuron du tissage

Panissières

Les métiers à bras, une technique ancestrale pour des commandes d'exception

Ce dernier volet de notre série d'articles consacrée à l'entreprise du patrimoine vivant (EPV) Tassinari & Chatel pousse les portes de l'atelier qui abrite les métiers à bras, ces héritages du savoir-faire des canuts qui permettent de réaliser les commandes exceptionnelles de la maison.



L'atelier de tissage à bras, ici avec Estelle Guillon, est réputé pour ses métiers à tisser Jacquard, mis au point en 1806 mais surtout pour le savoir-faire traditionnel de ses canuts. Il permet de réaliser à la demande des commandes uniques pour des créations classiques ou des rééditions à partir d'archives Tassinari & Chatel. Photo François Perrot

Elles sont les gardiennes du temple et défenseuses d'un savoir-faire, d'un geste. Pour pénétrer dans le lieu où Virginie Poulard et Estelle Guillon œuvrent, il faut parcourir quelques rues, en dehors du site industriel de Tassinari & Chatel et pousser une porte qui nous fait bondir quelques siècles en arrière.

« Le même geste, avec la même pression, de 6 à 15 heures »

Ici, le bruit caractéristique n'est pas celui des machines industrielles qui enchaînent les tissages, mais celui du claquement des métiers à bras manuels de type Jacquard sur lesquelles s'affairent les deux tisseuses d'art. Des structures de cordes et de bois, que Virginie Poulard, manie quotidiennement depuis 26 ans, et depuis 4 ans pour Estelle Guillon. « Je continue d'apprendre », glisse cette dernière dans un sourire.

Au milieu des brumisateurs installés aux pieds des métiers, l'humidité étant plus propice pour travailler la fibre, les deux femmes sont perchées sur de grandes pédales de bois, qu'elles actionnent au rythme du tissage. Elles doivent alterner délicatesse et poigne, d'abord en ouvrant la chaîne (le tapis de fils tendus sur le métier) pour y lancer au travers à la main la navette portant le fil de trame, puis en « tapant » avec l'armature de bois qui permet de resserrer les fils à chaque passage, dessinant progressivement les motifs des soieries.

« La façon de taper doit être exactement la même, avec la même pression, depuis le moment où nous commençons la journée à 6 heures, jusqu'à 15 heures », explique Estelle Guillon. « Sinon, les motifs seront plus ou moins déformés. Il ne faut pas que l'un s'étire plus que l'autre et qu'un carré ne devienne un rectangle », schématise en prenant exemple sur son ouvrage Virginie Poulard.

« Sur la technique du broché, on tisse 1 à 3 cm par jour »

Si ce travail est si précieux, et réservé aux commandes exceptionnelles passées à la maison Tassinari & Chatel, comme certaines reproductions de tissus d'archives pour des lieux historiques, c'est qu'il est très long. Les deux femmes peuvent passer plusieurs mois sur le même tissu. « Sur nos métiers Jacquard, nous travaillons actuellement sur des chaînes à 800 fils, mais on peut aussi travailler à 5 000 fils ». Soit autant de bobines qu'il faut installer manuellement et relier manuellement. « Avant de démarrer une pièce, on a environ deux mois de montage sur le métier », détaille Estelle Guillon.

Cette dernière se tourne alors vers un autre métier, où un tissu au broché (1) est en cours. « Il n'y a que Virginie qui réalise les commandes utilisant cette technique. Sur le broché, on avance de 1 à 3 cm par jour. » « C'est aussi pour cela que nous devons travailler avec des tapissiers d'excellence : lorsqu'il met un coup de ciseau, il coupe plusieurs mois de travail », abonde Jean-Michel Clairet, le directeur du site de production de Panissières. À titre d'exemple, la tenture murale de la chambre du roi, inaugurée au mois de juin à Versailles a été reconstituée en plus de 20 ans. La chambre a mis quatre décennies pour être entièrement reconstituée.

Soudain, un fil se casse sur la chaîne de la plus expérimentée des deux canuses, ce qui pourrait déclencher la panique dans les yeux des néophytes ou des visiteurs. Avec un calme olympien, Virginie Poulard, se saisit des deux parties du fil, les renoue, et replace la ligne de soie à l'exact endroit où elle était parmi les 799 autres fils. Si elle a pu réaliser ce geste c'est grâce à deux baguettes de bois placées sur le métier, un fil sur deux de la chaîne est placé au-dessus de celle-ci, l'autre dessous. « Chaque fil a une place précise, les casse et les nœuds, c'est la première chose que l'on apprend dans ce métier », sourit-elle, avant de se replonger dans son ouvrage. Des œuvres qui ne porteront pas la signature de leurs deux créatrices, mais qui permettent à la Tassinari & Chatel de garder cette réputation d'excellence, depuis l'ouverture de l'atelier en 1860.

● **Hugo Deschamps**

(1) La tisserande n'utilise pas une unique navette volante, mais de minuscules navettes, chacune chargée d'une couleur ou d'une matière différente. Ce qui permet de varier les matières, les couleurs et de n'utiliser le tissu que là où il est utile dans le motif.

Les métiers Jacquard : « C'est presque comme du papier à musique »

Les métiers de l'entreprise Tassinari & Chatel, qu'ils soient manuels ou mécaniques, sont des métiers « Jacquard ». Ce principe, mis au point par le Lyonnais Joseph-Marie Jacquard à partir de 1801, repose sur des cartons perforés : un trou dans le carton provoque le soulèvement du fil de chaîne correspondant, son absence le maintient en position basse. « C'est un peu comme du papier à musique », explique Estelle Guillon. Ainsi, les motifs voulus sont traduits dans ce langage et au fil du tissage, les cartons perforés défilent comme sur un orgue de barbarie. Mais en lieu et place de mélodie, l'œuvre finale est une soierie d'exception.



L'atelier de tissage à bras est réputé pour ses métiers à tisser dits « Jacquard », mis au point en 1806 mais surtout pour le savoir-faire traditionnel de ses canuts. Il permet de réaliser à la demande des commandes uniques pour des créations classiques ou des rééditions à partir d'archives Tassinari & Chatel. Photo François Perrot

42B19 - V1